Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 15

Artikel: A propos de Pâques
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188210

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

refuse le vicomte parce que telle est ma volonté, voilà tout.

— Mais alors, mademoiselle, votre présence ici... Vous allez me dire que j'y suis bien, moi. Seulement, c'est bien différent. Je viens... pour une quête, et vous ?

— Pour regarder les tableaux.

— Vous dites ?

— Je dis, madame, que je suis venue pour regarder les tableaux, comme vous pour une quête... au profit des indigents sans doute.

— Je vois, mademoiselle, que vous ne daignerez pas vous justifier, ni alléguer au moins un prétexte sérieux. Soit ! Je n'insiste pas. Il me suffit de savoir que le vicomte ne vous a pas demandée en mariage.

— Oh ! ne confondons pas, madame, il m'a demandée et il ne tiendrait qu'à moi...

— Est-ce possible ? s'écria la baronne avec un redoublement de colère. Moi qui ai fait pour lui tous les sacrifices !

— Tous, madame ?

— Tous ceux qu'une honnête femme peut faire, mademoiselle, lorsque l'homme de qui elle est aimée n'est pas indigne de bienveillance et de ménagements.

— Oh ! je ne vous accuse pas, madame. Monsieur le baron Enger habite Stockolm, c'est si loin !...

— Mon mari est à Paris depuis trois jours, mademoiselle.

— Ah ! tant mieux. Vous devez être bien heureuse ?

— Enchantée.

Emmeline se mit à marcher dans le salon, puis elle alla regarder à la fenêtre. Cet entretien lui pesait.

— Est-ce qu'elle ne va pas s'en aller ? pensa-t-elle.

Puis elle courut vers la porte. Elle venait d'entendre un bruit de pas.

— C'est Olivier ! se dit-elle toute joyeuse. Il verra la baronne et il n'osera plus jamais me parler d'épouser le vicomte. Oh ! qu'il me tarde de sortir d'ici !

(*A suivre.*)

A propos de Pâques.

Une bien jolie légende, toute d'actualité, sur les œufs de Pâques. Elle appartient au pays bressan ; la voici :

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, avait quitté les Flandres pour faire un pèlerinage. Arrivée à Bourg, elle s'arrêta quelque temps au château de Brou, en pleine forêt, avec les Alpes à l'horizon,

Marguerite était à la fois très grande dame et très jolie. Les gentilshommes venaient la saluer comme une reine et les paysans la regardaient passer comme une fée.

Le lundi de Pâques, il y eut dans la plaine de Bourg asssemblée générale et jeux de toute espèce. Les vieux tiraient de l'arc, et la cible était un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le droit de boire au tonneau « jusqu'à merci ; » les autres venaient après.

Les jeunes gens et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

A doncques les fillettes,
Fiancés et jouvenceaux,
Commençaient les rondeaux,
Quand venaient les musettes.

Marguerite, entourée des châtelaines du voisinage, assistait à cette fête villageoise.

Une centaine d'œufs étaient éparpillés sur le sable et deux garçons et deux fillettes devaient exécuter, en se tenant par la main, une danse du pays. Ainsi le voulait la coutume. Si ces jeunes gens dansaient sans casser les œufs, ils étaient fiancés, la volonté même des parents ne pouvait s'opposer à leur union. On renouvelait trois fois l'épreuve, et les éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite était toute à ce spectacle nouveau pour elle, quand le son du cor monta de la forêt et presque aussitôt apparut, précédé et suivi d'un magnifique équipage, le duc de Savoie, Philibert-le-Beau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit le genou devant la châtelaine et demanda l'hospitalité.

Après quoi la fête reprit avec plus de gaîté encore et plus d'entrain.

— Je veux danser aussi, dit Marguerite, et Philibert lui proposa d'être son cavalier.

— Autriche et Savoie ! criait la foule.

Les deux jeunes gens, eux, ne songeaient pas à leur noblesse, ni à leur maison : ils étaient absorbés par la crainte de casser les œufs.

Bah ! Le sort les favorisa comme il eut favorisé les premiers amoureux venus. La danse fut heureuse et Marguerite, rouge de plaisir, mit sa main dans la main de Philibert, disant :

— Adoptons la coutume de Bresse.

C'est ainsi qu'ils furent fiancés, et les poëtes du pays chantèrent le refrain :

Beaux époux de noble lignée.

OPÉRA. — Nous avons pu nous convaincre de divers côtés que l'annonce de l'ouverture de la saison d'opéra, qui aura lieu du 14 au 16 courant, avait été accueillie avec plaisir. L'opéra est un genre de spectacle particulièrement goûté des Lausannois ; aussi, aimons-nous à croire que la nouvelle troupe lyrique, qui se présente dans d'excellentes conditions, trouvera chez nous un concours assez encourageant pour rendre à notre théâtre, — trop délaissé ces dernières années, — la vie et l'entrain qu'il avait à l'origine.

Le programme nous promet une série de charmants opéras comiques et d'opérettes, dont plusieurs nous sont encore inconnus, tels que le *Bijou perdu*, la *Reine Topaze*, *Crispino*, les *Contes d'Hoffmann*, la *Mascotte*, *François les bas bleus*, etc.

La Direction est en mains de MM. Laroche et Anglès. Le personnel des artistes compte plusieurs noms appartenant à de bons et grands théâtres ; le chœur est nombreux et le magasin de costumes, fort riche, dit-on, est de M. Geoffroy Schweyer, de Paris. — On souscrit les abonnements chez MM. Tarin et Dubois.

Logogriphe.

Sept pieds forment mon tout, si l'on comprend ma queue ;
On me réduit à six en retranchant ma queue.
Du genre masculin quand je porte ma queue,
Je deviens féminin lorsqu'on m'ôte la queue.
Ma forme, en chaque endroit, varie avec ma queue.
Partout elle est la même étant privée de queue :
Immobile et solide alors que j'ai ma queue,
On me meut et je suis fragile sans ma queue,
Je ne veux pas, lecteur, avec et sans ma queue,
T'intriguer plus longtemps : j'indique avec ma queue,
L'endroit où l'on me met quand je n'ai pas de queue.

Prime : Une vue photographique.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie.